

herman de vries
gangolfsbergstr. 29
97478 knetzgau/eschenau
germany
tel. 0 95 27 - 4 04
fax (49) 95 27 77 42

→ rik gadella
p/a. +856 71 254 793

eschenau 30 juli 2016

beste rik gadella,
van anne moeglin kreeg ik een fax over uw project
van een botanische tuin in luang-prabang.
ik herinner me luang-prabang uit jan. 1975. een
rustig stadje. ik maakte er o.a. fotoseries. de
koninglijke soldaten dronken samen thee met
pathet-loa soldaten! twee maanden later was laos
niet meer toegankelijk.

anne sloeg mij voor een werk/werken met text
te ontwerpen voor de botanische tuin die u nu
opbouwd. botanische tuinen bezocht ik overal
waar ik heen kom en leer steeds daarvan. in
india zijn ze grotendeels aan het verdwijnen. in
de beroemde tuin in calcutta waren slechts 6 (!)
bomen, hoofdzakelijk pandanus nog met labels.
de lotus vijver was troebel, zonder lotus, de
menssen wisten hun kleintjes daarin.
ik stuur hierbij een text in lao vertaling "my
poetry is the world". ik kan me voorstellen
dat deze in steen, gouden letters, bruikbaar is.
enige andere texten geven mijn verhouding
tot de werkelijkheid weer, het zijn compacte
philosophische statemen die grotendeels ont-
staan zijn in samenhang met het natuurwaar-
neming.

herman de vries

one in all
all in one

pha tad ke botanical garden
october 2018

**july 2016 we invited herman de vries to make a piece for
pha tad ke botanical garden, to our great joy and honor he
accepted and donated two wonderful pieces to our garden.**

**we are also especially honored by the text from anne
møeglin-delcroix especially written to accompany these
works and this publication.**

herman de vries

my poetry is the world

2017



my poetry is the world

ໂລກຂອງຮ້ອຍຄືກາບກອນ

herman de vries

**one in all
all in one**

2017

A large, dark, textured rock formation, possibly volcanic, with a rough, pitted surface. The rock is the central focus, with several smaller rocks and patches of green vegetation growing from its crevices. The Chinese idiom 'one in all, all in one' is inscribed on the rock in gold characters. The background shows more of the rock formation and some green foliage.

one in all
all in one

« my poetry is the world » est la première ligne d'un court manifeste en forme de poème écrit par herman de vries en 1972, au cours d'une promenade dans la forêt proche d'eschenau, le petit village de bavière (allemagne), où il vit. ce texte n'est pas une proposition théorique, fruit d'une spéculation philosophique ; il est l'expression d'une révélation sensible, surgie pendant cette simple marche : la poésie n'est pas dans le langage, mais dans la réalité. début janvier 1973, herman de vries prend une série de photographies , parmi les toutes premières de son œuvre, qui sont la conséquence de cette prise de conscience : leur prise de vue est réglée par un système de contraintes aléatoires, dans le but d'éliminer toute préférence subjective, tout jugement esthétique et de garantir ainsi l'objectivité brute d'une expérience ordinaire de perception, c'est-à-dire de relation entre un corps qui voit (herman de vries photographié dans son environnement quotidien par sa compagne susanne) et ce qu'il voit (herman de vries photographiant ce qui lui tombe sous les yeux). il envoie ces photos d'une grande banalité à diverses expositions de poésie concrète, en les accompagnant de son manifeste. véritablement séminal, ce manifeste sera le principe directeur de toute l'œuvre d'herman de vries jusqu'à aujourd'hui .

comme tout manifeste, my poetry is the world marque à la fois une rupture et un commencement. la rupture est sur deux fronts. d'abord avec l'art abstrait qu'il a pratiqué depuis les années 1950, notamment comme membre du mouvement international zero, selon lequel l'art doit couper tout lien avec la représentation de la nature : plus de formes réalistes, mais des formes géométriques ; plus de couleurs, seulement le blanc. ensuite avec la poésie dite « concrète », qu'il pratique depuis les années 1960, et qui défend en réalité une conception radicalement abstraite du langage, réduit à un agencement formel de signes et de lettres dans l'espace de la page, sans intention de signifier ou de communiquer. mais on se tromperait en pensant que cette rupture inaugurée par l'écriture de my poetry is the world concerne seulement l'activité artistique d'herman de vries. ce n'est qu'un des aspects d'une conversion beaucoup plus large : un changement total de vie préparé, à partir de 1969, par de longs voyages en afrique et en asie en particulier, et favorisé par l'expérience du lsd . grâce aux voyages, il se rend compte, avec émerveillement, de l'inépuisable diversité de la réalité donnée à nos sens sous des formes toujours changeantes (change devient alors un de ses mots clefs) ; grâce à la drogue, il découvre qu'il est possible d'élargir considérablement sa conscience perceptive. au cours de ces années cruciales, dont le manifeste my poetry is the world condense les enseignements, herman de vries quitte aussi son métier de chercheur en botanique et zoologie. mais c'est pour retrouver la nature d'une manière complètement différente. elle n'est plus un objet d'investi-

gation scientifique divisé en spécialités et étudié en laboratoire, entre les heures de travail, mais une totalité enveloppante à laquelle tout être appartient en permanence par son corps, ses sensations, ses pensées, ses actes. chaque être individuel est une partie unique, incomparable, de la nature, mais la nature tout entière vit en chacune des parties qui la composent. une des phrases clefs de la philosophie sensible d'herman de vries, « one in all / all in one », récapitule cette corrélation entre l'unicité de chaque chose existante et la totalité dont elle est inséparable. une telle prise de conscience est le fruit d'une expérience vécue, d'une compréhension intuitive, on l'a dit. mais herman de vries ne va pas cesser de l'approfondir en lisant et méditant les textes fondamentaux de l'hindouisme et du bouddhisme auxquels sa découverte de l'inde et de l'asie du sud-est l'a introduit. annotés de sa main, ils occupent de nombreux rayonnages dans sa vaste bibliothèque à eschenau. de ses lectures il retient notamment qu'au contraire de la tradition dualiste et anthropocentrique occidentale, selon laquelle la nature est offerte à l'homme pour qu'il la domine par la connaissance et la technique, la pensée orientale se fonde sur l'idée de l'interdépendance de tout ce qui existe et de la solidarité de chaque être singulier avec la nature comme totalité vivante : chaque chose, jusqu'à la moindre goutte d'eau ou le moindre grain de poussière, a sa place propre dans une harmonie cosmique où tout se tient . c'est la nature, comprise comme flux de vie éternel, qui unit tout ce qui existe (végétaux et minéraux, êtres vivants, artefacts, pratiques traditionnelles, savoirs de tous ordres) en un monde .

à partir de là, l'art d'herman de vries prend un nouveau départ et change radicalement de sens et de but. en fait, l'artiste échange une radicalité contre une autre, opposée, mais la première a préparé la seconde : les peintures et sculptures rigoureusement blanches ont ouvert un espace vierge pour accueillir la présentation de fragments de la nature, désormais montrée telle quelle, avec le moins de modifications possibles. « in the early sixties i exhibited my work in zero context. we liberated seeing by stripping away all the unneeded and zero remained. this position is still mine — the facts i do show now (since 1970) are no longer the empty white surfaces of randomly distributed elements, but 'the real works' from nature. my studio is about 200 km² [autour d'eschenau] and always where i am . » c'est ainsi, par exemple, qu'est né, à partir de 1976, le projet du musée des terres, immense collection d'échantillons de terres ramassées dans le monde entier .

ces « real works » sont avant tout des moyens d'attirer notre attention sur ce que nous ne remarquons pas, de nous aider à voir mieux et plus, de contribuer aussi à nous rendre conscients du miracle offert par la nature et par là de la respecter, sans discrimination ni hiérarchie. chaque œuvre

d'herman de vries nous dit : « regarde ! ». my poetry is the world enseigne que la vraie beauté est donnée ; que la nature est à la fois l'art et l'artiste ; que le monde est poésie réelle, poésie en acte. ainsi, l'artiste selon herman de vries ne travaille-t-il pas devant la nature comme le paysagiste traditionnel, ni dans la nature pour y imposer sa marque comme beaucoup d'artistes du land art , mais avec elle et pour elle : il se met à son service, à la fois pour la révéler et pour l'honorer.

dans cette perspective, le langage — dont herman de vries se méfie parce qu'au lieu de nous rapprocher des choses, il nous en sépare en leur imposant la limitation de nos concepts et l'arbitraire de nos découpages — va paradoxalement retrouver une utilité, mais à condition d'être employé autrement. certes contempler vaut mieux que parler et la pratique de longues périodes de silence a été une expérience décisive pour herman de vries. mais, qu'on le veuille ou non, nous baignons dans le langage. il faut donc parvenir à retourner l'utilisation du langage contre lui-même : un bon usage des mots consiste à n'en garder que quelques-uns, essentiels, que l'artiste appelle en anglais « core-words » ou « seed-words » (par exemple, « here », « to be », « all », « unity »), et parfois à les combiner en quelques formules denses (comme « one in all / all in one »). ce faisant, les mots peuvent contribuer à nous ramener aux choses mêmes au lieu de nous les faire oublier, en particulier s'ils prennent place, physiquement, en pleine nature, pour nous alerter, nous éveiller à ce qui nous entoure, nous aider à découvrir ce que nous ne cherchons pas. ainsi, au cours des années herman de vries a-t-il fait graver mots et courtes phrases sur des rochers, dans des lieux qu'il aime particulièrement parce qu'il y ressent ou y a ressenti, plus vivement qu'ailleurs, l'union avec la nature-mère : le steigerwald, la forêt proche d'eschenau ; l'immense réserve géologique des alpes de haute-provence à digne, où il se sent chez lui ; et, dorénavant, le jardin botanique de pha tad ke, au laos, au bord du mékong, en face de luang-prabang, où, au terme d'un long voyage qui l'avait mené au népal, en inde, puis en thaïlande, herman de vries séjourna en janvier 1975.

ces inscriptions gravées sur les rochers, qu'il appelle en allemand spuren (« traces »), ne transforment pas les blocs de pierre en sculptures de plein air. ces traces, souvent si discrètes qu'on peut ne pas les remarquer, sont seulement des incitations à voir, à réfléchir et à s'émerveiller : s'émerveiller non pas de la formule gravée et dorée sur la pierre, mais de ce qu'elle nous indique du rocher où elle figure, mémoire géologique du lieu, ainsi que de la végétation qui l'entoure et se renouvelle sans fin. la phrase « my poetry is the world » ne remplit donc son but que si le promeneur qui la lit s'en détourne pour contempler la réalité.

issue du séjour d'herman de vries à luang-prabang en 1975, une édition en est la démonstration : dans une boîte de carton sont rangées, comme des fiches documentaires, 35 photographies en noir et blanc de vues banales prises par herman de vries au hasard de ses promenades dans les rues de la ville : « a random sample of my visual chances, 18. 1. 1975 », dit le sous-titre. cette édition, réalisée plus tard au retour de l'artiste en europe, est accompagnée d'un feuillet qui, lui, fut imprimé sur place, à vientiane (il n'y avait pas d'imprimeur à luang-prabang) et qu'herman de vries accrocha sur quelques arbres de luang-prabang. sous l'intitulé poésie actuelle (autrement dit, poésie réelle), cette petite affiche (31 x 25 cm) annonce (en français, langue officielle de l'ancien protectorat) une « exposition complète de luang-prabang comprenant tous les éléments de paysage, de ville et tous les objets, vivants et morts de la région de luang-prabang. » autrement dit, ce qu'il faut regarder, c'est la réalité même dans tous ses aspects. cette « exposition complète » est encore visible aujourd'hui et le sera demain, comme elle l'était en 1975 : « l'exposition est ouverte tous les jours, par tous les temps, à continuer partout et par tous », lit-on encore sur l'affiche. la réalité est et sera toujours plus riche que n'importe quelle œuvre humaine, par exemple cette boîte de photos éditée après coup, « catalogue » nécessairement « incomplet », qui n'en reproduit que des fragments. une seconde affichette fut imprimée et accrochée aux arbres en même temps : elle comportait la traduction en lao du texte intégral de my poetry is the world . le message est le même.

les dernières lignes de my poetry is the world évoquent le hasard [chance] en relation au changement : « the world is my chance / it changes me every day / my chance is my poetry ». chance, ce n'est pas l'aléatoire, le random des protocoles (cette méthode d'objectivation de l'observation qu'herman de vries a déjà utilisée dans le cadre de ses recherches de naturaliste et qui permet d'automatiser les procédures artistiques, par exemple les prises de vue de luang-prabang). chance, ce sont les possibilités imprévues qui en résultent dans la réalité, ce que les anciens grecs appelaient tychè et les latins fortuna, et qu'ils avaient divinisées. chance, ce sont toutes ces opportunités que le monde nous offre de lui-même si nous renonçons à le contrôler, si nous parvenons à lui céder l'initiative pour accueillir ce qu'il nous donne alors avec générosité. à cette condition, « my poetry is the world. »

il est clair qu'herman de vries appartient à cette famille d'artistes de la même génération — celle de joseph beuys, james lee byars, robert filliou, allan kaprow notamment — pour lesquels l'art n'a aucun intérêt s'il ne contribue pas à modeler notre façon de vivre, à donner une forme juste à notre existence ; s'il ne débouche pas sur une sagesse, c'est-à-dire sur un bon usage de nous-même et

du monde. l'art est pour ces artistes le moyen d'une éducation pratique, d'un apprentissage existentiel et, pour herman de vries en particulier, une introduction à la vraie philosophie, philosophie sentie, « immediate, actual », écrit-il peu après son passage à luang-prabang. cette philosophie est vécue à travers chacun des actes de la vie quotidienne (écrire, lire, manger, voir, dormir, etc.) et tous les jours, comme le proclame le texte de my poetry is the world.

plus qu'un manifeste, my poetry is the world est donc un hymne de confiance et de reconnaissance : joie d'appartenir au monde, gratitude pour sa beauté, mais aussi humilité de l'artiste devant sa surabondante richesse avec laquelle aucun art humain ne peut rivaliser. humilité ? dans les langues latines, et même en anglais, ce mot a pour étymologie humus, la terre fertile, nourricière.

il ne fait pas de doute que les deux « traces » gravées sur des rochers du jardin de pha tad ke y sont à leur place : ce jardin botanique, le premier au laos, a été créé par rik gadella en 2007 pour préserver la biodiversité de la flore locale et la mémoire des traditions culturelles qui lui sont associées. c'est un heureux hasard que la rencontre de ces deux néerlandais de naissance, qui ne se connaissaient pas, mais qui, l'un et l'autre, à plus de trente ans de distance, ont été durablement changés par leur découverte de luang-prabang et sa région, et dont les itinéraires si différents finissent par s'y croiser : « the world is my chance. »

anne mœglin-delcroix

professeur émérite de philosophie de l'art
université de paris 1 – panthéon-sorbonne

“my poetry is the world” is the first line of a short manifesto written in the form of a poem by herman de vries in 1972 during a walk in the woods near his home in the small bavarian village of eschenau (germany). this text is in no way a theoretical dissertation, the fruit of philosophical speculation; it is the expression of a physical revelation he experienced during that simple walk: poetry is not in language but in reality. as a consequence of this realization, in early january 1973 de vries took a series of photographs, some of his very first, shooting them according to a system of random constraints in order to eliminating any subjective preference or aesthetic judgment. his aim was to preserve the raw objectivity of an ordinary perceptive experience; that is, the relation between a body that sees (herman de vries photographed in his everyday environment by his partner, susanne) and what it sees (herman de vries photographing what is in front of his eyes). he then submitted these very mundane photos, accompanied by his manifesto, to various exhibitions of concrete poetry. the principles encompassed within this truly seminal manifesto would guide all of de vries’s subsequent work.

like every manifesto, my poetry is the world signaled both a break with the past and a new beginning. the break was on two fronts. first, with the abstract art he had been making since the 1950s as part of the international zero movement, whose credo that art should cut all ties with representing nature meant no more realist shapes, just geometrical forms; no more colors, just white. second, with the “concrete” poetry he had been writing since the 1960s and which, in reality, championed a radically abstract conception of language, reduced to an arrangement of signs and letters on the page, free of signification or communicative intention. but it would be wrong to think that the break initiated by writing my poetry is the world concerned only herman de vries’s artistic activities. it was but one aspect of a much deeper conversion; a complete life change instigated, as of 1969, by long trips through africa and asia, in particular, and fostered by his experiences with lsd. his travels opened his eyes, with wonder, to the inexhaustible diversity of the reality presented to our senses in its constantly changing forms (change would become one of his keywords), while his experiments with drugs revealed the possibility of greatly expanding one’s perceptive consciousness. this pivotal period, whose teachings are outlined in my poetry is the world, also saw herman de vries leave his job as a botany and zoology researcher. not to turn his back on nature, but to look at it in a completely different way. nature was no longer a subject for scientific examination, divided into specialties and studied in laboratories during working hours, but an all-enveloping totality to

which every being belongs through its body, its feelings, its thoughts and its acts. each individual being is a unique, incomparable part of nature, but the whole of nature lives in each of its component parts. a key phrase in de vries's perceptive philosophy – “one in all / all in one” – perfectly encapsulates this correlation between the uniqueness of each living thing and the whole of which it is an inseparable part. as noted above, this awareness was the fruit of experience, of an intuitive understanding. but de vries continued developing his knowledge by reading and meditating on the fundamental works of hinduism and buddhism, to which he was introduced during his travels in india and south-east asia. annotated in his own hand, these works fill several shelves in his vast library at eschenau. his reading taught him that, in contrast to the west's dualist and anthropocentric tradition, according to which nature has been given to humans so they can dominate it through science and technology, eastern thought is built on the interdependence of everything that exists and the solidarity of every single being with nature as a living whole. each thing, down to the smallest drop of water or the tiniest speck of dust, has its place in a cosmic harmony in which all is related. nature, seen as an eternal flow of life, unites all things that exist (vegetable and mineral, living beings, artifacts, traditional practices, knowledge of all types) in the world.

from then on, herman de vries's art took on a new beginning, radically changing its meaning and goal. in fact, the artist exchanged one form of radicalness for another, opposing form, although the first paved the way for the second. indeed his white abstract paintings and sculptures had opened a blank space in which to host nature, fragments of nature, now shown as such, with as few modifications as possible. “in the early sixties i exhibited my work in zero context. we liberated seeing by stripping away all the unneeded and zero remained. this position is still mine — the facts i do show now (since 1970) are no longer the empty white surfaces of randomly distributed elements, but ‘the real works’, from nature. my studio is about 200 km² [around eschenau] and always where i am.” this approach led, for example, to the musée des terres project, a huge collection of samples of earth collected from every corner of the world since 1976.

these “real works” are first and foremost ways of attracting our attention to things we don't notice, of helping us see better and see more, and of making us aware of the miracle nature provides so we respect it without discrimination or hierarchy. every one of herman de vries's works says: “look!” my poetry is the world teaches us that true beauty is given; that nature is both art and artist; that the world is actual poetry, that is poetry in action. thus, for de vries, the artist works neither in front of nature, as did the traditional landscape painter, nor in nature, in order to impose his mark, as

many land-art artists do, but with nature and for nature. the artist's role is to serve nature by revealing and honoring it.

In this context, language – which herman de vries distrusts for its tendency not to bring us closer to things, but to separate us from them by imposing the limitations of our concepts and the arbitrariness of our divisions – somewhat paradoxically, has a renewed utility, as long as it is used differently. of course, contemplating is better than speaking and practicing long periods of silence was a decisive experience for herman de vries, but, whether we like it or not, we are immersed in language. hence, we have to find a way of turning language against itself. using words well means using as few words as possible, paring them down to a minimum, using what the artist calls “core-words” or “seed-words” (for example, “here”, “to be”, “all”, “unity”), and sometimes combining them in a few compact phrases (such as “one in all / all in one”). in doing so, words can help us go back to things, rather than lead us to overlook them. this is especially true if they are placed, physically, in the middle of nature, where they can alert us, awaken us to the things around us, help us discover what we are not looking for. thus, over the years de vries has had words and short phrases carved on rocks in places for which he has great affection, places where he feels or felt the union with mother nature particularly strongly: the steigerwald forest near eschenau; the immense reserve géologique de haute-provence around digné, in the south of france, where he feels at home; and in the pha tad ke botanical garden in laos, opposite luang-prabang on the banks of the mekong, where he stayed in january 1975, at the end of a long journey that took him through nepal, india and thailand. the inscriptions carved on rocks, which herman de vries calls spuren (“traces” in german), are often so discreet they go unnoticed. in fact, their purpose is not to turn the rocks into open-air sculptures; they are just invitations to see, to think, to wonder. to wonder not at the words engraved and gilded into the stone, but at what they reveal of the rock in which they are inscribed, the place's geological memory, and of the surrounding vegetation, ever changing. hence, the phrase “my poetry is the world” only fulfills its goal if the reader turns away from what is written to contemplate reality. a demonstration of this can be seen in a work that arose from herman de vries's stay in luang-prabang in 1975. filed in a cardboard box, like fact sheets, are 35 black and white photographs of everyday scenes taken during the artist's walks through the city's streets – “a random sample of my visual chances, 18. 1. 1975” says the sub-title. this work, compiled when the artist was back in europe, includes a sheet of paper printed in Vientiane (there were no printers in luang-prabang) when he was still in laos, and which he hung on a few trees in luang-prabang. entitled actual poetry

(in other words, real poetry), this small poster (31 x 25 cm) announced (in french, the former protectorate's official language) the "complete exhibition of luang-prabang including all aspects of the landscape, the city and all objects, living and dead, in the luang-prabang region." in other words, what one should look at is reality itself in all its guises. this "complete exhibition" can still be seen today, and will be visible tomorrow, as it was in 1975. that "the exhibition is open every day and in all weathers, to be continued everywhere and by everyone" can also be read on the poster. reality is and will always be richer than any human work, as is shown by his subsequently published box of photographs, a necessarily "incomplete catalogue" containing only poor excerpts from reality. another small poster herman de vries hung on trees at the same time included the lao translation of the full text of my poetry is the world. the message was the same.

the final lines of my poetry is the world speak of "chance" alongside with "change": "the world is my chance / it changes me every day / my chance is my poetry". "chance" does not refer to the randomization of scientific protocols, a method for ensuring observations are objective, which de vries used in both his botanical research and to automate artistic processes such as the photos he took in luang-prabang. chance evokes the unforeseen possibilities that occur in reality, which the ancient greeks called tychè and the romans fortuna, and which they attributed to the divine. "chance" means all the opportunities the world gives us if we do not try to control it, if we are able to give it the initiative so as to embrace what it generously gives us. on this condition, "my poetry is the world."

clearly, herman de vries belongs to that family of artists of the same generation, most notably joseph beuys, james lee byars, robert filliou and allan kaprow, for whom art is worthless if it does not help mold the way we live and give shape to our existence; if it does not lead to wisdom, that is, to making good use of ourselves and of the world. for these artists, art is a practical form of teaching, an existential education and, particularly for herman de vries, an introduction to true philosophy, a felt philosophy, "immediate, actual," as he wrote shortly after his stay in luang-prabang. this philosophy is experienced through every act of daily life (writing, reading, eating, seeing, sleeping, etc.) and every day, as my poetry is the world proclaims.

more than a manifesto, my poetry is the world is a hymn of joy at belonging to the world and gratitude for its beauty, but also a sign of the artist's humility before its overabundant riches, which no human art can rival. humility? in latin languages, and even in english, the root of the word is humus, that is fertile, nourishing earth.

there is no doubt that the “traces” engraved on two of the rocks at pha tad ke are in their place. created by rik gadella in 2007 to preserve the area’s botanical diversity and the cultural traditions associated with the local flora, pha tad ke is laos’ first ever botanical garden. it is a happy chance that the paths of these two dutchmen from very different backgrounds crossed. they have never met but, more than 30 years apart, both men were deeply changed by their discovery of luang-prabang and its region: “the world is my chance.”

anne mœglin-delcroix
emeritus professor of the philosophy of art
university of paris 1 – panthéon-sorbonne

herman de vries

from the netherlands, lives and works in the forest near eschenau

text by anne mœglin-delcroix

emeritus professor of the philosophy of art university of paris 1 – panthéon-sorbonne

translated from the french by paul henderson

Pha Tad Ke Botanical Garden • Artist Portfolios Series

*With all our thanks to the artists and writers for their generous contributions,
and to all our friends and sponsors who have been at our side since the birth of our project.*

Pha Tad Ke Botanical Garden

Reception: Ban Wat That

PO Box 959, 06000 Luang Prabang, LAO PDR

Tel: + 856 71-261000

contact@pha-tad-ke.com

www.pha-tad-ke.com

© 2018, The Artists and Pha Tad Ke Botanical Garden

